

DU MÊME AUTEUR (poésie)

RECUEILS

CHACUN SA MERDE, KDP, 2021.

TEL-AVIV : AILLEURS EST PIRE, KDP, 2021.

DEMI-JOURNAL (TOME 1), KDP, 2020.

COMME UN ARBRE, KDP, 2020.

L'ABC DU SENTIMENT, KDP, 2020.

NEW YORK : THE CLOWN OF LIBERTY, livre d'artiste avec Samuel Moucha, 2012.

LE SEXE PEINT, La Cinquième Roue, 2007.

SILENCES, La Cinquième Roue, 2004.

EN REVUE

« Gauguin et Kupka », Lichen, n° 57, 58, 59, février, mars, avril 2021.

« Ballon-pied », Traction-Brabant, n° 89, juillet 2020.

« Trois poèmes », Verso, n° 178, septembre 2019.

« Le premier orgasme », « Ne reviens pas » et « Occupez-vous de votre fille », Traction-Brabant, n° 84, juin 2019.

« L'escargot lent », Traction-Brabant, n° 81, novembre 2018.

« Seul again à Moscou », poème en trois parties, Lichen, n° 25, 26, 27, avril, mai, juin 2018.

« Sale bête », blog de Traction-Brabant, <http://traction-brabant.blogspot.com/2018/04/un-poeme-inedit-dantoine-bargel.html>

« Décente citrouille », Traction-Brabant, n° 79, juin 2018.

« Sept arbres », Triages, n° 28, 2016.

« Deux poèmes », 7 à dire, n° 63, novembre-décembre 2014.

« À quatre absentes », Le capital des mots, 31 mars 2013.

« Mulier picta », Le Carrosse n° 5, 2005, sous le pseudonyme de Régine Balaton, et Galerie Mathieu n° 7, septembre 2005, sous le nom d'Antoine Bargel.

« L'athémiste », Le Carrosse, n° 3, 2005, sous le pseudonyme de Régine Balaton.

« Athémisme », Le Carrosse, n° 2, 2004, sous le pseudonyme de Régine Balaton.

EN LIGNE

DEMI-JOURNAL (TOME 3), sur abonnement, ghost.anant1.net
Lectures vidéo sur <https://vimeo.com/channels/poemesquotidiens>

Une année difficile

UNE ANNÉE DIFFICILE

Antoine Bargel

Copyright © Antoine Bargel, 2021
Tous droits réservés.

MATIÈRES

#rupture
Con d'oiseau
Poésie
Requiem contre une mouche
Leçon italienne
Marseille
Seul again à Moscou
De retour de Russie
Voyager n'a aucune importance
Le Petit Duc de Bernard Buffet
DEUX POÈMES — JUIN 2017
 À une passante
 Maladie
DEEPTHROAT : Compte-rendu de gastroscopie
DEUX POÈMES — JUILLET 2017
 Jeunes filles en fleurs humides
 Barbara
À la dame du restaurant
En fait, c'est le contraire
ENFANTS
 Si ce n'est elle...
 Noah, sept mois, lecteur
 à l'émotion qui te fait être humain
Tabac
jamais
Aux critiques
Remarques brèves sur le poème

*« Seul again à Moscou » a paru dans la revue Lichen,
n° 25, 26, 27, avril, mai, juin 2018.*

#rupture

Je pleure je bande je pleure je bande je pleure je bande.

Con d'oiseau

Je regardais par la fenêtre
les feuilles jaunes trembler sur l'arbre
(agitées par le vent, baignées de soleil automnal)
et je me sentais comme elles : fragile, beau
et prêt à me détacher

quand un oiseau a percuté la vitre
plusieurs fois, laissant, sur le carreau,
plusieurs traînées de sang
rouge, sur le verre transparent
qui me séparait du feuillage tremblant.



Poésie

Le soir que j'ai passé
à balancer sur mes genoux
Misao que j'aimais
sans jamais l'embrasser

le lendemain j'ai trouvé
à l'intérieur de mon slip rose
comme une écaille de nacre.

Requiem contre une mouche

Je ne suis pas encore mort, mouche
qui tournoyant de mon nez chaque fois plus s'approche :
comme toi je volette, mais immobile —
mon esprit seul enfermé comme toi se fatigue

à bifurquer sans cesse, hagard et haletant,
comptant sur le hasard plus que la perception
ahurie et partielle de ses milliers d'yeux ;
sur la répétition de tentatives avortées,

brutale, pour se libérer. Condamné donc,
j'en conviens comme toi mais voudrais te survivre,
pondre dans ton cadavre les œufs de mon esprit
et qu'en sortent, après moi, de beaux asticots blancs.

Leçon italienne

Orinare : avec cet “or”, on dirait presque une oraison.

Orinarti adosso : sur le dos, sur le poitrine et le visage, sur les poils et dans le plumage.

Adesso io, orinarti adosso : prière similaire à celle du bébé qui tend les lèvres, en symétrique.

Adesso io : maintenant n'est qu'un souvenir l'instant qui était maintenant il y a un instant.

Io : et toi seule est réelle, éternellement baignée des rais de mon soleil.

(À Nicoletta Lafolie)

Marseille

Marseille, ville hollandaise
pluvieuse et grise, sous un ciel bas
marbré de noir comme l'eau du Vieux-Port
lugubre. Encre diluée, eau de canal
dont la vue donne envie de la boire ;
port aux quais tristes et muets
murés de beiges bâtisses carrées.

Marseille, je t'ai visitée trois jours en décembre.

SEUL AGAIN À MOSCOU

1

À la fenêtre, il neigeait sur Moscou.

Les flocons tombaient comme des cendres
venues de feux lointains,
éteints peut-être entre temps.

Les flocons tombaient en trajectoires imprévisibles
comme sur les humains la mort.

Les flocons tombaient,
recouvraient la route
et le parking
et mes rêves de te revoir un jour.

Violette, la fumée déferlait sur le ciel de Moscou
pâle, bleu et doré par le crépuscule
à 15 h 30.

La fumée déferlait, horizontale et lasse,
laissant sous son dos plat de violets ronds d'écume
surgir, puis tournebouler sur les toits

des hangars, des usines alignés
au fond du champ de givre qui me rappelait
au moment des adieux ton sourire glacé.

L'eau de la Moskova était noire
entre les fragments de glace brisée,
comme le ciel et les arbres noir
et comme une promesse.

Luisaient la glace et en face les tours
du ministère de la Défense
et autour de moi la neige
entre les arbres et sur le quai.

Je t'ai désirée ce jour-là, barbare
comme un souvenir,
et puis j'ai vu flotter
les pattes prisonnières d'un carreau gelé
qui descendait le fleuve, un canard digne.

De retour de Russie

L'époque est à l'icône portative :
au lieu d'y appliquer les lèvres, on l'effleure du doigt,
le front toujours baissé devant l'immensité du monde.

Et hop ! je m'incline, et hop ! je fais le signe de croix
à l'envers dans les églises.

Et hop ! je m'incline, et hop ! de la pulpe du pouce
je bénis tout.

Voyager n'a aucune importance.

Peu importe où l'on est.

Toutes les dimensions de l'humain sont toujours sur place.

*Voyager n'est qu'une autre façon de déchiffrer l'humain,
ses territoires ; mais autant que l'espace
le temps se laisse parcourir
ainsi que d'autres axes moins évidents.*

Le Petit Duc de Bernard Buffet

Plus qu'un hibou, c'est un duc
aux yeux jaunes écarquillés
comme qui voit la nuit plus claire que son cœur
plus que sa volonté l'ombre des profondeurs.

Figé devant l'éclat obscur du monde
et sentant sous ses plumes en vibrer l'harmonie
secrète et destructrice, il fait pour la contenir
comme moi : il serre les fesses.

DEUX POÈMES — JUIN 2017

À une passante

Tu as vraiment de jolis pieds.
C'est dommage que tu sois bête.

(tes pieds dodus, je les vois ;
ta bêtise, je l'ai entendue
quand tu tapais sur le piano
de la gare, à un doigt, et ron
et ron petit patapon)

Maladie

Ce corps ne me va plus. Je vous le rends,
parents qui m'avez soigné sans comprendre
ce que j'étais ou que je contenais
qui ne tenait à rien et ne sera rien,
par conséquent.

DEEPTHROAT :

Compte-rendu de gastroscopie

On vous attache une poire d'angoisse
avec un trou au milieu.

Déjà, vous savez qu'il va vous arriver
quelque chose de pas *clean*.

Ensuite, on vous glisse un tube dans la bouche.

L'instant de plaisir oral est bref
car loin d'être caressée la gorge
n'a pas le temps de reconnaître l'objet
que déjà il s'enfonce.

Et là, c'est l'incrédulité.

Qu'il entre, c'est déjà beaucoup.
Qu'il continue de se présenter,
cylindrique et dur,

empêchant la glotte de se refermer,
et s'enfonce toujours plus loin,
en arrivant toujours plus long,
cela dépasse l'imagination.

Le corps, d'ailleurs, n'y était pas prêt.
Il se révolte, le corps,
tandis que la sonde atteint déjà l'estomac
et continue de se dérouler.

Il veut vomir, le corps, cet objet étranger,
et il vomit, du moins (car vous n'avez rien mangé
depuis douze heures) il se convulse,
effectue autour de l'objet qui progresse toujours
tous les mouvements du vomissement.

L'objet reste en place
et poursuit son exploration.

Le fond atteint, une autre sonde est introduite
à l'intérieur de la première
pour pratiquer des biopsies.

Pendant ce temps, vous vomissez,

écarlate, éructant de la bave
sur le coussinet prévu à cet effet,
en vous félicitant d'avoir été alcoolique
et de savoir ce que c'est de vomir longtemps
et d'accepter son sort.

L'objet pourtant reste en place.

Il remonte un peu
(mais ça ne crée pour vous aucun soulagement,
il est toujours entièrement de trop)
et l'on pratique une deuxième biopsie.

On vous avait dit de ne pas déglutir
(cela vous revient à présent),
de laisser couler votre salive
et que l'anesthésie locale vous y aiderait.
Comme les dentistes avec leur paille au coin de la joue,
vous pensiez qu'il y aurait quelque chose de prévu.

Or là vous rugissez, présentement,
résigné mais raclant votre œsophage par saccades
contre la sonde noire et rigide
qui vous pénètre de la bouche au duodénum.

Quant à votre gorge, elle a renoncé à être muqueuse :
son espace liminal n'est plus qu'un gros tube
qui coulisse qui coulisse en haut en bas,
sans jamais cesser d'être violemment là.

Vous êtes baisé, vous le savez,
plus que quiconque ne sera jamais baisé.

Encore un peu plus haut,
on pratique une troisième biopsie.

Puis le docteur maintient la sonde à l'intérieur
tandis que l'infirmière vérifie qu'on a bien
tous les échantillons à analyser
et que vous éructez encore.

« C'est bon » et la sonde ressort
plus vite qu'elle n'était entrée.
Le temps seulement pour le médecin
d'éliminer les grosses poches d'air
formées à l'intérieur de vous par son engin
— vous voici libre.

Le tout n'a pas duré cinq minutes.

DEUX POÈMES — JUILLET 2017

Jeunes filles en fleurs humides

Là où soleil il n'y a
pas d'ombre non plus.

Des sept demoiselles,
je joue à qui est la plus belle.

L'une a la lèvre retroussée,
l'autre des joues qui rosissent,
la blonde a des regards coquins,
la brune des cheveux arabesques,
une a queue de cheval frisée,
l'autre a chignon noir et mat
et la dernière un rire sans fin.

Elles ont quinze, seize ans
et ce sont les vacances.

Dans le train, les regardant, par elles regardé,
je suis le Ténébreux, — le Veuf, — l'Inconsolé...

Mais le train nous mène tous huit au même endroit.

Barbara

Je marchais pieds nus à Brest ce jour-là
pensant à toi, Barbara.
Ce jour d'été était un jour de froid
mais je ne le sentais pas.
J'écoutais à la radio un air de Diam's
que je ne connaissais pas
qui ne me connaissait pas
mais qui parlait de mes sentiments
comme la pluie
et comme les livreurs de pizza
qui se dispersent dans tous les sens
mais reviennent toujours au même endroit.

À la dame du restaurant

Elle aura 92 ans
après-demain, cette dame
au restaurant où je mange,
qui enquiquine ses voisins
à leur parler quand ils ne désirent
que déjeuner tranquillement.

Elle va au restaurant tous les dimanches
depuis qu'elle est veuve, car ce jour-là
elle ne peut se résoudre à manger seule.
Les autres jours, ça va, mais le dimanche
ça lui donne un coup de cafard,
ça se comprend, alors elle descend
tous les dimanches à ce même restaurant
qui est en bas de chez elle.

Cela fait 14 ans que son mari est mort.
Et moi je me plains encore de la fin
d'une relation qui a duré 9 ans.

Elle a essayé tous les restaurants
du boulevard Diderot, depuis le temps.
Maintenant, elle vient toujours ici
car c'est le plus près.

Lorsqu'on lui demande si ce restaurant est bon,
elle répond ça va. Si les autres le sont,
elle répond ça va. Elle est contente
sans jamais être satisfaite. Parisienne,
sans doute. Là, elle parle de son arythmie
cardiaque congénitale et ça m'ennuie.

*En fait, c'est le contraire :
le monde n'est pas une grande histoire
où les scribes prélevent leurs petites,
mais ce sont les petites histoires qui créent
le monde qui est un grand bordel.*

*La manière la plus pacifique
de faire la guerre,
c'est encore d'avoir des enfants.*

ENFANTS

Si ce n'est elle...

Ariane a cassé la cuiller à thé
ce matin, à la fin d'un chagrin
gros et persistant depuis hier soir.
Constipée ? Nez bouché ? Fatiguée ?
Ariane a cassé la cuiller à thé.

Louise a cassé la cuiller à thé
hier soir, pour avoir voulu boire
dedans pour de faux, jouer du pipeau
et défendre sa jumelle Ariane.
Louise a-t-elle cassé la cuiller à thé ?

C'est Papa qu'a cassé la cuiller à thé
pour t'aider un p'tit peu à ranger mieux
ma chérie, qu'y dit, ça suffit.
J'aimerais d'abord que tu t'habilles,
après on pourra discuter si tu veux.

Noah, sept mois, lecteur

Noah veut mettre le livre dans sa bouche.

« Non, dit Maman,
on ne met pas les livres dans la bouche,
on les lit. »

Alors Noah met le chiffon dans sa bouche.

Noah veut attraper le livre.

« Tiens, dit Maman,
lequel tu veux ? Celui-là ? »

Noah prend le livre dans ses mains
et le jette de l'autre côté.

Noah bave sur le livre.

« Oui, dit Maman,
c'est bien. »
Maman lit son magazine
tandis que Noah bave sur le livre.

*à l'émotion qui te fait être humain
les membres du groupe opposent toutes celles qu'ils n'ont pas
mais pourraient avoir — en ont le droit autant que toi*

*le groupe
c'est l'animalité faite loi*

il faudrait être seul plus souvent

les émotions partagées créent des liens matériels

Tabac

Avoir l'esprit vide
pour faire des choses simples
est plus difficile
que d'avoir l'esprit plein
et faire des choses compliquées.

Quand l'esprit se vide,
la merde s'évacue.
Ça sent mauvais
au début, mais ça passe
autant que le mal au cul.

Ce qui se vide, c'est le moi
— non les caractéristiques personnelles
de mon esprit — mais ce qui en moi
s'accroche à mon passé, à mes peurs,
à mon rapport aux autres, en somme.

Alors l'esprit vidé de moi
n'a plus besoin de se défendre,
ni d'attaquer, donc ;

il peut voguer à la surface de l'eau
aussi bien que plonger dans les profondeurs.

*jamais
si puissant
ne fut
l'oracle
qu'on ne pût
d'un regard
l'anéantir*

*c'est au-dessus d'un puits de lave qu'il s'enivra
du souffle chaud sorti de l'antre qui l'engloutira*

Aux critiques

Discuter avec vous
des idées
c'est pour moi comme décrire l'aspect
du produit de ma digestion :

quelque chose que je fais volontiers
et avec intérêt, mais qui ne dit rien
des aliments que j'ai mangés
ni surtout de leur goût.

Remarques brèves sur le poème

Cette chose futile et rare qu'on nomme poésie, je la pratique depuis mes dix ans. J'entends par cela que je lis et j'écris, depuis un quart de siècle, des poèmes. Je devrais donc avoir une petite idée de ce que j'ai fait et pas fait, et pouvoir décrire cette idée.

Mais en y réfléchissant, cette petite idée ne saurait être autre chose qu'une description de la naissance d'un poème, expérience répétée d'où s'esquisse une ombre de généralité. J'entrevois alors mon idée de la poésie comme étant un processus où une *définition* se double d'une *action* pour donner lieu à un *mouvement de pensée*.

1. La *définition* qui précède l'*action* n'est guère plus que la reconnaissance d'un état, un hochement de tête à ce qui est. Aussitôt, cette présence de la chose appelle un mouvement, action ou réaction, qui s'y mêle et provoque l'entrelacs du poème.

Loin d'être analyse ou synthèse, la *définition* est un silence opposé à la chose, visant à s'en imprégner dans son immédiateté, sa complétude, son arbitraire, sa contingence. Il n'y a pas de sujet qui ne se prête à cette attitude : la courbure du poignet d'un être aimé aussi bien que le cours de la bourse figurent parmi ceux que j'ai traités. Il n'y a pas non plus de limite à la répétition, comme Monet avec les cathédrales, pour peu qu'on ne se lasse pas des cathédrales : l'infinie variation du temps est un sujet inépuisable.

À l'origine de cet acte de définition, il y a un intérêt qui confine à l'amour : souhait de soumettre son esprit entier, fût-ce temporairement, à l'objet du regard. C'est ainsi qu'en général, seul le sentiment romantique suscite chez l'amateur le désir d'écrire un poème. Il faut la perversion du professionnel pour offrir aussi entièrement son esprit à des objets variés.

Mais pour que l'on prenne son carnet et son stylo, il faut déjà qu'à ce silence intérieur de la définition ait répondu, comme naissant de sa cuisse, une émotion, c'est-à-dire un mouvement.

C'est une forme *d'action* qui précède son accomplissement : un mouvement de pensée qui résonne harmoniquement, tinte clair, sonne juste et qu'alors l'on écrit. Comme il n'y a de pensée qu'avant le langage, les mots sortent tout seuls, déjà essentiellement nécessaires à l'accomplissement du mouvement de pensée dont ils marquent la fin. (Demeure seulement le temps de les écrire.)

La justesse de la définition détermine les possibles de l'action et il arrive aussi bien qu'une contemplation insuffisante ne donne naissance qu'à un regret, à la fausse impression qu'un poème possible nous échappe, ou que d'autre part l'on reste silencieux des années durant face à l'objet qui fait mûrir en nous un poème jusqu'alors impossible.

Quant aux formes que prend l'action, elles sont aussi variées qu'il y a de poèmes originaux et de poètes sincères. C'est ce qui fait qu'il s'agit d'un art, dont l'histoire et les perspectives ne m'occupent pas ici. De plus, je ne découvre qu'intérieurement, aux étapes d'un cheminement artistique personnel que j'espère non encore achevé, ce que de ces actions je pourrai avoir à connaître et peut-être à comprendre.

Plus que l'action elle-même, c'est alors le mouvement de pensée du poème tel qu'il est lu qu'on pourrait décrire de manière générale, non pour ce qui fait son essence (qui ne souffre pas de généralité), mais, après avoir évoqué ce qui le constitue, pour ce qui distingue le poème parmi les objets sociaux, en particulier parmi les autres objets de langage.

2. Un poème se présente au lecteur comme un *mouvement de pensée*. En tant que tel, il est pourvu d'une *longueur* et d'une *vitesse*. De plus, il n'est *pas rectiligne*, mais susceptible au contraire de former d'étonnantes arabesques. Enfin, il se définit par une exigence d'*autonomie*, c'est-à-dire d'exister par lui-même, accessible sans décodage, affichant tout ce qu'il est et rien de ce qu'il n'est pas, tout cela limité par des marqueurs explicites qui l'encadrent dans l'espace et dans le temps.

La *musique* dans le poème est soit un accident superflu, soit l'expression d'une pensée juste. En resserrant les potentialités vocales de la parole, il s'agit de limiter les écarts de pensée : de n'articuler que le nécessaire. (Il est cependant des situations où beugler une musique insensée constitue la seule pensée juste possible.)

La musique n'est donc pas un élément fondamental du poème, si ce n'est que son rythme définit la vitesse du mouvement de pensée dans le cadre d'une longueur donnée (rythme du compte des syllabes, mais aussi de leur longueur vocalique), et que ses colorations (ou mélodies) sont un élément du sens au même titre que la syntaxe et la sémantique, définissent donc la forme du geste ou du pas de danse dont se compose, fonda-mentalement, dans l'ordre de la pensée le poème.

Évidemment, la beauté ne se dissèque pas ainsi et c'est une horreur de parler de poésie en ces termes, plutôt que

d'apprécier la beauté de poèmes particuliers. Cette explication, de fait, ne vaut que pour qui ne se satisferait pas de lire plutôt des poèmes. Pour qui n'en comprend pas l'utilité. Et parfois pour le poète qui se demande quel est son rôle dans la cité, puisqu'on lui fait sentir bien souvent que celui-ci n'est pas clair ou semble inexistant.

Or il ne s'agit pas de s'inventer un rôle, ni de souhaiter une guerre afin qu'il faille encore à coups de poèmes refonder l'unité nationale. Non. Un simple mouvement de pensée n'a d'autre rôle que de fournir à la pensée l'occasion de se déployer. Il n'y a pas d'exercice collectif de la pensée. Il faut accepter la grandeur et l'humilité de cette fonction solitaire et artisanale, primordiale, éternellement inactuelle.

Le sens du mouvement de pensée dépend à chaque fois de ce qui est dit. Si le poème est libre de toute contrainte autre que celle de sa propre existence en tant que poème, il n'en existe pas moins sur le plan du langage en général, courant ou soutenu selon les goûts, dont il ne se distingue jamais *a priori* (et de quel droit ?), mais parfois voire souvent *a posteriori*, du fait d'avoir isolé un segment du langage et d'en avoir fait un objet d'art, un peu comme on monte des blancs d'œufs en neige.

De même, un arbre n'a pas d'autre fonction que d'être un arbre. Il étire certes ses branches vers le soleil, mais c'est sans espérer l'atteindre. Il est le lieu de très beaux échanges gazeux, mais c'est une économie, pas une fonction (un poème aussi peut avoir des amis sans pour autant se définir par eux). Il donne de l'ombre et c'est bien agréable en été, mais quand bien même on l'aurait planté à cette fin, l'arbre lui-même ne croîtrait que dans le simple but d'être un arbre. La vie, dont le poème est une manifestation, ne s'explique pas autrement. Le poème est la parole qui du monde fait naître l'esprit.

3. Un poème ne sert aucun objectif rhétorique : ni convaincre, ni expliquer, ni transmettre. Si ce n'est l'objectif à la fois esthétique et éthique d'être juste (sonner juste et penser juste, ce qui dans ce cas ne va pas l'un sans l'autre).

Une personne de mauvaise foi peut détruire un poème sans difficulté. Un poème ne se défend pas (même s'il coupe parfois, de s'être tant aiguisé au ressac de la pensée). Il s'adresse aux personnes de bonne foi, représentant lui-même un effort de bonne foi.

Il est en cela à la fois inférieur et supérieur à toute autre forme de discours.

En termes taoïstes, un poème est tout-puissant, car il ne combat personne et partant, nul ne peut l'atteindre.

Mais cette toute-puissance s'accompagne d'une exigence, pour ne pas être solipsisme. Il ne s'agit pas de dire n'importe quoi sous prétexte que la poésie n'aurait pas d'importance ; au contraire, c'est de n'avoir pas d'importance qui impose au poème de viser à chaque instant une parole indispensable.

Davantage : dans le Tao, celui qui ne combat pas et qu'on ne peut donc atteindre, c'est le prince, que distingue le souci du bien commun. De même, la parole juste du poème se distingue par un oubli de soi (même lorsqu'on surfe sur la vague d'une émotion personnelle) au profit de ce qui fera sens à un autrui qui n'est ni là, ni maintenant, ni ailleurs, ni autrefois ou demain.

Constat qui n'est, bien entendu, pas prescriptif. Il ne s'agit pas comme un publicitaire de chercher à servir l'autre et ses désirs anticipés, mais d'une exigence intérieure qui s'exprime d'une manière toujours personnelle — c'est-à-dire à travers la recherche toujours personnelle des sonorités justes mêlées

aux pensées justes (plus que mêlées : intrinsèquement indissociables).

Si d'autres objets de langage sont également les lieux de mouvements de pensée, le poème seul ne poursuit pas d'autre but que de parfaire, en le répétant, cet acte fondateur de l'humanité où le sujet pensant se découvre, à mesure qu'il s'essaye, pourvu de capacités infinies, laborieusement conquises et pouvant bénéficier à tout autre sujet.

Le poème est un acte individuel gratuit, mouvement de pensée par lequel se révèle, peu à peu, l'étendue collective de l'esprit humain.

Ces remarques, nées d'un besoin d'exister socialement, je les échangerais volontiers contre un poème ; mais ne saurais les en faire suivre, tant l'usage du langage y est autre. Il faudra d'abord rester quelque temps silencieux.

Retrouvez les derniers poèmes d'Antoine Bargel sur
ghost.anant1.net

